Bulletin n°55 - juillet 2025

Les amis de Saint-Quay-Portrieux

et ses environs



Le parcours découverte est achevé !

La seconde partie a été inaugurée le 24 mai dernier, les seize panneaux sont maintenant en place.
Ils sont beaux ! Soyons en fiers ! C'était une aventure passionnante et enrichissante.



Ces panneaux sont des portes d'entrée vers les contenus variés proposés dans les pages internet. Il serait dommage de ne pas en profiter. Les voies d'accès sont nombreuses : flashez le QR code, indiquez le nom « parcours découverte Saint-Quay-Portrieux » dans la barre de recherche du navigateur de votre ordinateur ou de votre tablette, utilisez le lien proposé par les sites internet de la mairie et de l'office de tourisme, ou encore entrez l'adresse directe du site : casqp.fr

L'office de Tourisme propose des plans complets de ce parcours.



Henri Hydrio

Samedi 14 juin, la position des ailes du moulin Saint-Michel annonçait un rassemblement exceptionnel à l'occasion de l'inauguration de l'espace Henri Hydrio.



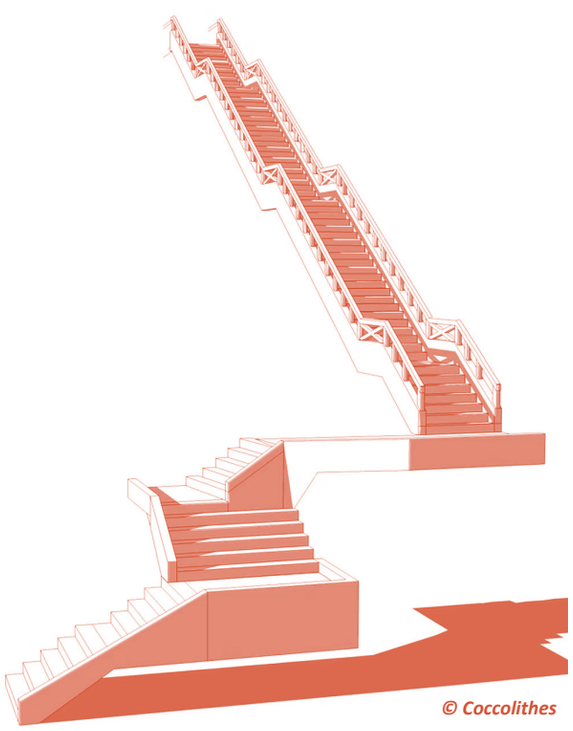
Disparu en mars dernier, Henri était une figure emblématique de la vie associative quinocéenne, en tant que président de l'Amicale du Moulin, Fontaines et Lavoirs.

Un hommage chaleureux et reconnaissant pour son engagement absolu de 2002 à 2025 lui a été rendu avec le dévoilement d'une plaque souvenir.



Sous le château de Calan :

l'escalier vers l'île de la Comtesse.



© Coccolithes

Il fait partie de notre paysage. Mais l'état de la falaise, bien malmenée par les intempéries, fait peser des doutes sur la possibilité de le conserver.
Lorsqu'ils ont réfléchi à l'aménagement de l'île de la Comtesse en 2020, les « coccolithes », équipe d'architectes du paysage, représentaient ce petit feston de dentelle comme une passerelle vers un autre monde.

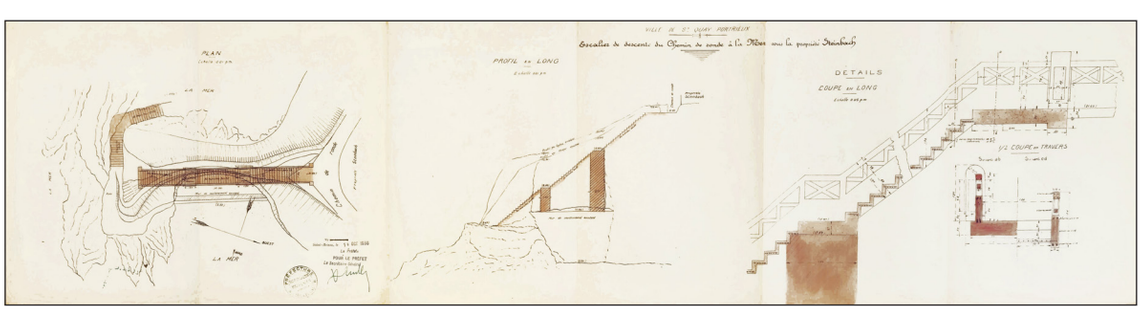
Retrouvé par hasard dans les archives communales, un dossier (référence 2 O 2 16) date sa naissance précisément de l'année 1930 :

Un compte-rendu de délibération du conseil municipal note que, le 16 septembre 1930, après délibération « la « chambre d'industrie climatique »[1] note comme nécessaire la construction d'un escalier de descente à la mer sous le château de Calan » et décide d'un emprunt auprès du Crédit Foncier à cet effet.

Un plan visé par la préfecture le 14 octobre 1930 est joint au dossier.

MHS

1 - Instance mise en place par Alfred Delpierre, (maire entre 1919 et 1941) après le classement de Saint-Quay-Portrieux en « station climatique » par décret du 6 avril 1930.





La plage du port

Ah, notre plage du port !
Son exposition est parfaite, au soleil et à l'abri du vent. Toute l'année, les habitués viennent y prendre le café du matin et la bière du soir.

Dès les premiers beaux jours, les terrasses de la Marine et du Poisson Rouge débordent, la plage se peuple d'enfants jouant sous le regard des parents qui papotent en terrasse. D'autres profitent de la parfaite inclinaison du perré[1] pour s'installer confortablement au soleil. A marée haute, quelques intrépides bravent l'interdiction de baignade pendant que les petits barbottent dans le merveilleux petit coin chaud au bas de l'escalier du carré de la douane et que des groupes d'adolescents plongent du bout du quai, devant le panneau « interdiction de plonger », c'est encore meilleur ! A marée basse, la chasse aux crabes est ouverte. Le lundi matin, rendez-vous au grand marché qui existe au Portrieux depuis des siècles.

Si les mouvements des bateaux ont fortement diminué depuis la création du port en eau profonde, il en reste suffisamment pour animer le plan d'eau et qu'il ne devienne pas un espace inactif. Au loin les petits voiliers du pôle nautique, quelques kayaks, quelques plaisanciers…

On ne se lasse pas d'observer les mouvements de la marée, et lors des grands coefficients, il faut absolument aller vérifier si le pied du phare est bien dans l'eau.

Mais autrefois, qu'en était-il ?

1 - *Un perré est un revêtement de pierres sèches ou maçonnées sur le flanc d'un talus.*

La grève, lieu d'une activité maritime intense…

Autrefois, jusqu'à la fin du 19e siècle, on ne parlait pas de « la plage » mais de « la grève » du port.
Dans un article paru dans le n°30 du bulletin de l'Association, notre ami Jacques Barreau parlait de cette distinction, qui va bien plus loin qu'une simple question de vocabulaire. La grève est lieu de travail et de subsistance, alors que la plage est un espace de loisir. Le terme « plage » n'a commencé à être utilisé dans ce sens qu'à l'apparition du tourisme.

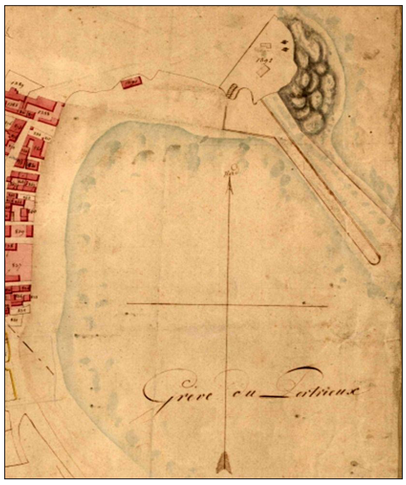
« La grève du port (…) a toujours eu un statut particulier : elle était en quelque sorte et de tout temps l'atelier maritime du pays, lieu social par la force des choses où les gens de mer, de toutes générations, travaillaient régulièrement sous le regard des anciens, qui ne manquaient pas de conseiller les jeunes, de plaisanter à la manière du port, en patois bien sûr, avec une bonne dose d'ironie, ramenant le plus souvent à l'humain ce qui était du ressort du monde de la mer » écrit Jacques Barreau.

Avant, il n'y avait pas de chaus-





Cadastre 1822



Cadastre révisé 1849

sée, le sable montait jusqu'aux habitations. Les constructions du carré de la douane, d'un début de perré[1] et de la chaussée, n'ont été entreprises qu'après 1822, date du début de la construction de la première partie de la jetée actuelle et de la destruction de la jetée de 1726. Elles n'ont été achevées qu'au début du 20e siècle.

Ci-dessus, extraits du cadastre de 1822 et de sa révision en 1849.

La jetée de 1824 s'est d'abord arrêtée à l'escale neuve. Elle ne protégeait pas des vents de sud-est, est et même nord-est. La mer pouvait menacer habitations et môle. Le prolongement de la jetée en 1880 a amélioré la situation, mais, jusqu'à la construction du quai Richet de 1973, les tempêtes de sud-est étaient encore redoutées. La « grève du port » était bien un endroit de travail. On y échouait les bateaux pour calfater, radouber, repeindre. Les armateurs pouvaient surveiller de leurs maisons le chargement et déchargement des navires, les travaux et réparations. A la chapelle Sainte-Anne, le tableau de Philippe Matozrec daté de 1777 y montre aussi dans un coin un petit chantier naval.

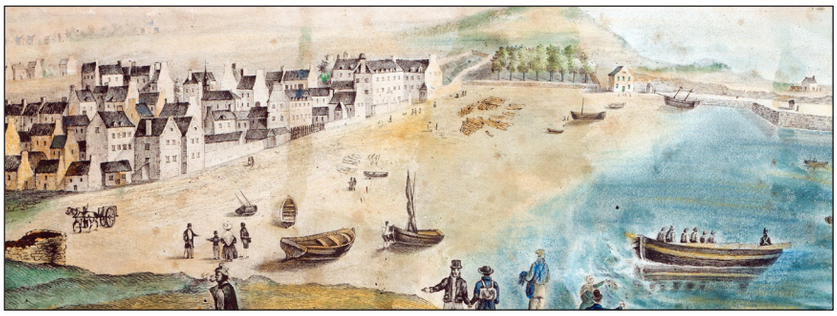
A marée basse, des charrettes attelées venaient décharger les gabarres. Cette pratique a perduré longtemps, c'est un des thèmes fréquemment évoqués par Boudin dans ses toiles, et quelques cartes postales en témoignent.

N'oublions pas qu'un trafic maritime important avait lieu au Portrieux, au moment des départs et retours de Terre-Neuve, et aussi tout au long de l'année pour le cabotage qui était fort actif. Tout se transportait par la mer.

Matorzec - 1777



Querangal - 1830

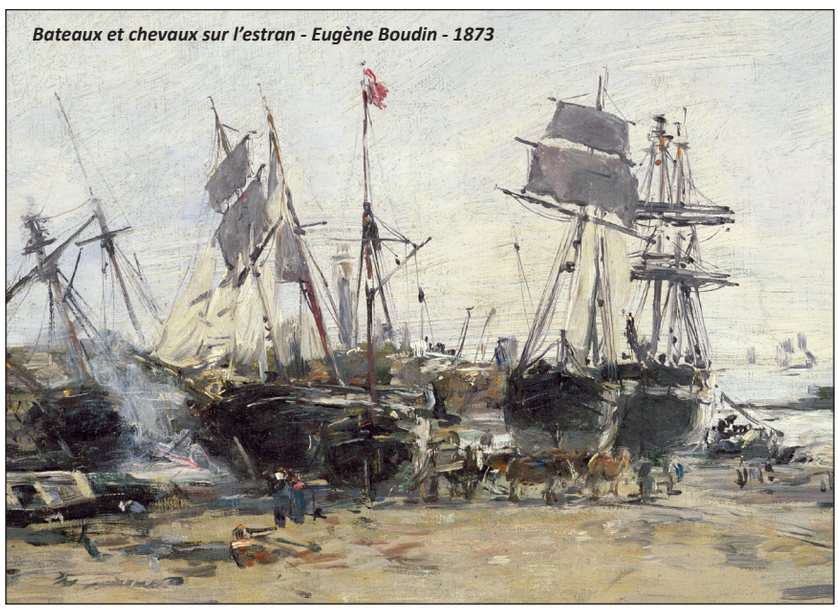






Au Portrieux, le chenal proche est vite profond. Un rapport de l'ingénieur des Ponts et Chaussées de 1851 rappelle que ce port est « le seul de toute la baie de Saint-Brieuc capable d'accueillir des navires de fort tonnage à toutes marées »[2].. Financées par l'état, les constructions de la première (petite) jetée maçonnée de 1726, puis, presque un siècle plus tard, de la première partie de la jetée actuelle en 1824, ont grandement contribué au développement du port.

Les arrivées de navires au Portrieux, de jour comme de nuit, animaient particulièrement le quartier de la Banche où étaient rassemblés cabarets et débits de boisson. Toujours en 1851, l'ingénieur des Ponts et Chaussées remarque que le Portrieux est « en relation constante avec les îles anglaises qui chaque semaine y envoient prendre plusieurs chargements de bestiaux, de blé, d'avoine et de denrées de toutes espèces »


Bateaux et chevaux sur l'estran - Eugène Boudin - 1873

… mais aussi point de rencontre entre le monde de la mer et celui de la terre.

Le sable, un problème récurrent.

A cause des courant circulaires qui le parcouraient, et de l'effondrement continu de la falaise du Port-es-Leu, le port s'ensablait. Une grosse dune s'était formée dans la partie sud, du côté de la Banche. Au 19e siècle, des rapports réguliers des ingénieurs des Ponts et Chaussée l'attestent.

« Depuis une vingtaine d'années des masses de sable énormes détachées par les tempêtes des falaises du Port-es-Leu et entraînées par le retour du courant

2 - C'est en effet un abri constitué par les effondrements de la falaise et non pas situé au débouché d'un cours d'eau, avec un estran qui s'étend très loin vers le large, comme à Binic plage de la Banche par exemple.

de flot en ont successivement envahi les parties les mieux abritées, chaque marée y mène de nouveaux dépôts et aujourd'hui l'encombrement est tel que les navires sont forcés de se tenir à l'extrémité du môle et de rester pendant des hivers entiers exposés à toute la violence des coups de mer venant dans la direction du nord-est, de l'est et du sud-est. » (Rapport de l'ingénieur des Ponts et Chaussées - 1851)



Cette question du sable empoisonne la vie du port. Les arrêtés préfectoraux accordant l'autorisation de l'enlèvement du sable dans le port pour lutter contre l'ensablement, puis les interdisant au motif que les extractions de sable fragilisaient les ouvrages portuaires, se sont succédé tout au long du 19e et jusqu'au début du 20e siècle.

Comment désensabler ? Le moyen privilégié était de faire prélever ce sable par les paysans.

Rémunérés au quintal extrait, ils arrivaient avec leurs charrettes attelées, passant par la nouvelle route Portrieux – Lanvollon, ouverte en 1844, dont le bas est l'actuelle rue Clémenceau.

Ils venaient aussi prendre le sable du large (maerl), excellent amendement pour les champs. Ce sable, apporté par les vaisseaux sabliers, était jeté dans le port au plein de l'eau pour être récolté à la marée basse, et payé cette fois. Cette pratique habituelle était encouragée dans un arrêté préfectoral vers 1845, puis contestée en 1848 car elle contribuerait à l'ensablement. En retour, une pétition des agriculteurs de toutes les communes environnantes, parfois éloignées,[3] fut adressée au préfet pour demander l'autorisation de continuer à jeter le sable dans le port, seul moyen pour eux de le ramasser à des heures « ouvrables ».

Voici leur argumentation : *« Il est ordonné de prendre le sable des bateaux avec les voitures sitôt leur arrivée dans le port. Il faut être là à l'heure de la marée fixe, à 10h, minuit, à toute heure, de nuit comme de jour. Qu'importe à quelle distance on demeure, il faut arriver à l'heure fixée ou bien le bateau perd sa journée du lendemain. Les malheureux charretiers dans ce cas, passent des nuits entières à débarquer les bateaux. Ils sont exténués de fatigue ainsi que leurs chevaux ; ils détériorent aussi leurs harnachements de chevaux par l'eau de mer (...) ».* Il semble qu'ils aient obtenu gain de cause.

Les charrettes et les bêtes une fois au port, les paysans en profitaient pour baigner leurs vaches, pour les laver et les rafraîchir lors des chaudes journées d'été, peut-être aussi pour lutter contre la vermine. On ne le sait pas, les vaches aiment l'eau et nagent très bien… Au fil des années, les autorisations puis les interdictions de prélever le sable se succédèrent.

A cette époque où tout tournait autour de l'économie de la grande pêche, la grève du port était le cœur battant du Portrieux, le bourg était entièrement à son service, et en contact permanent avec l'arrière-pays agricole.

Il n'était alors question ni de baignade ni de loisirs…

3 - Pétition de 1846 - Signé par les maires de Saint-Quay, Etables, Treveneuc, Plourhan, Lantic, Pleguien, Treguidel, Pludual, Lanvollon, Tresignaux, Pommerit, Goudelin, Gomenec'h.

La fin du 19e siècle, tournant capital.

La fin du 19e siècle est un tournant capital pour le Portrieux et sa grève. Un changement de modèle économique se dessine… Paul de Foucaud, maire de 1888 à 1908, aura la difficile tâche d'initier cette transition.

Depuis les années 1850, la grande pêche décline fortement. Elle cessera totalement en 1920. Pour toute la population c'est une perte de revenus considérable et une source d'inquiétude. Le cabotage reste heureusement florissant. En 1858, on enregistre l'entrée de 267 navires et la sortie de 261, dont 177 anglais. Liaisons avec les Anglo-Normandes, et l'Angleterre, transport de passagers, de main-d'œuvre saisonnière, de primeurs, de bétail, de marchandises diverses, gros commerce de houille avec Cardiff à la fin du siècle…. Toute cette activité sera bientôt concurrencée par l'amélioration des routes, le développement des chemins de fer et la motorisation des navires. En attendant, départs et arrivées animent le port.

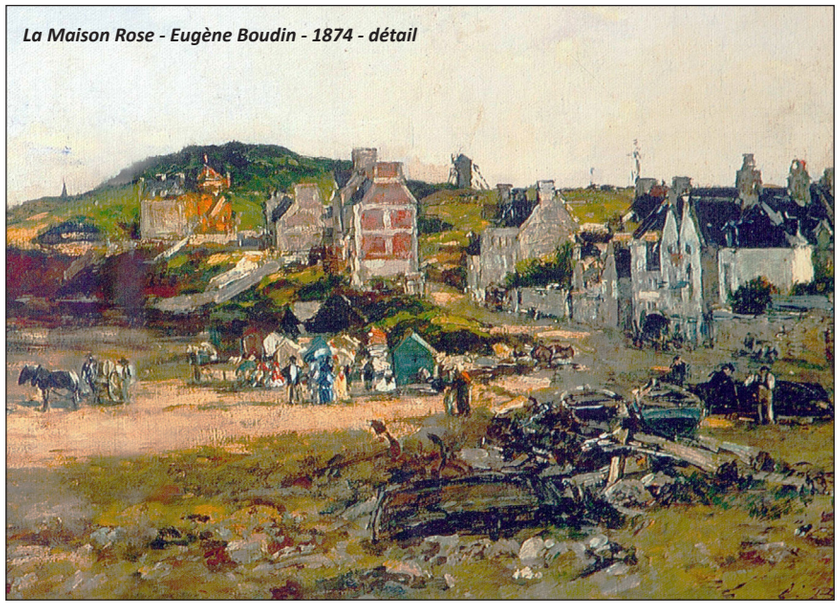
Quelques familles guingampaises commençaient déjà à fréquenter Saint-Quay-Portrieux. En 1863, le train de Paris arrive à Saint Brieuc, acheminant les premiers touristes venant de plus loin. A la fréquentation touristique issue des villes proches s'ajoute une fréquentation plus « parisienne »[4].

C'est aussi l'époque de la construction des premières maisons de villégiature et le début de l'engouement pour les « bains de mer ». Le terme « plage » fait son apparition sur les plans des Ponts et Chaussées, remplaçant le terme « grève ». Devant le premier hôtel, « l'Hôtel de la Plage », quelques cabanes permettent aux adeptes des bains de mer de se changer aisément, d'autres proposent des rafraîchissements. Dans les décennies suivantes, hôtels et pensions de famille se multiplieront.

L'arrivée de cette clientèle qui dans les premiers temps loge souvent chez l'habitant, procure un appréciable complément de revenus à la population. D'autres activités y sont liées, entretien du linge, construction et entretien des habitations, restauration, etc.

Quelques autres activités prennent le relais de celles qui étaient liées à la grande pêche. Rappelons qu'au Portrieux un grand four à chaux a fonctionné entre 1870 et 1908[5]. Il employait une main-d'œuvre nombreuse - jusqu'à une centaine d'ouvriers - et a permis la construction des villas qui s'installaient sur le bord de mer. Pour l'alimenter, le charbon venait de Cardiff et la pierre à chaux de Regneville en Normandie.

Les équipements municipaux du Portrieux et de Saint-Quay n'étaient absolument pas adaptés à cette nouvelle vie. Pas d'eau courante, pas d'égouts, manque d'hygiène, les eaux usées étaient versées dans la rue, la grève du port qui servait de décharge était insalubre. Paul de Foucaud, maire de 1888 à 1908, conscient de la nécessité d'apporter des changements, dut batailler longuement contre ses administrés pour commencer à mettre en place les équipements indispensables au développement de cet embryon de tourisme : l'adduction d'eau



La Maison Rose - Eugène Boudin - 1874 - détail

---

4 - Ce mouvement s'amplifiera avec le « petit train des « Côtes du Nord » qui arrivera en gare du Portrieux et de Saint-Quay en 1905.

5 - Le four à chaux est devenu plus tard une usine de sandalettes active jusque dans les années 1950.
Autre activité plus récente : l'usine « Albert et Camus », fabricant des fermoirs de luxe pour la bijouterie, ouverte entre 1926 et 2005 dans le secteur de Kertugal. Elle employait majoritairement une main-d'œuvre féminine, jusqu'à 100 personnes. (Bulletin n° 49)



Ernest Gérard - aout 1882

est bien avancée en 1894[6] et la construction du réseau d'égouts démarre en 1902. Plus tard, on parlera d'électricité. Les réticences étaient fortes, car l'adduction d'eau par exemple nécessitait la captation de certaines sources, et ces changements modifiaient le mode de vie.

Ces bouleversements et la disparition progressive des activités traditionnelles entraînent sur la désormais « plage » du port un autre partage de l'espace.

La toile « La maison rose » de Boudin (1874) montre bien, sur le vif, les charrettes et les chevaux sur la grève, mais aussi quelques maisons. On remarque des constructions légères, de petites cabanes, juste sous la maison. Le premier plan est moins charmant, on y voit un amoncellement de débris, épaves de canots, peut-être aussi les écoulements ménagers…

Quelques années plus tard, sur cette aquarelle d'Ernest Gérard de 1882, la scène gagne en élégance. L'espace est plus ordonnée, les cabanes occupent plus de place, de petits groupes de promeneurs déambulent, et on devine même quelques baigneurs !

Petit à petit la plage du port devient lieu de promenade, de loisir, les bateaux échoués servant d'arrière-plan pour les premières photographies. Le Portrieux attire autant pour ses paysages que pour la vie de son port et ses aspects pittoresques. Les peintures d'Eugène Boudin, de Berthe Morisot, de Paul Signac et des autres peintres du Portrieux en témoignent.

Pour vous en convaincre, consultez les pages internet liées aux panneaux « Eugène Boudin » et « Paul Signac » du parcours de découverte ! (casqp.fr).



6 - Cependant, les lavoirs ont continué à être fréquentés et utilisés jusque dans les années 1960.



Les premiers conflits d'usage

Mais, premier conflit d'usage, la proximité du bétail et les trous occasionnés par le prélèvement de sable indisposent quelque peu cette nouvelle clientèle. Il faut organiser l'espace et réserver une partie de la plage aux activités touristiques. Ce sera fait par un arrêté municipal daté des années 1880[7] précisant :
« Personne ne pourra baigner ses bestiaux que du côté du quai, en dehors des cabanes des baigneurs sur la grève du Portrieux (...) »

Un rapport de l'ingénieur des Ponts et Chaussées daté de 1886 présente la requête de la municipalité demandant, pour le confort des baigneurs, l'interdiction de l'enlèvement du sable dans toute la limite du port. Un plan est joint, montrant la limite souhaitée pour l'extraction, et la zone réservée pour la baignade. La municipalité n'obtiendra pas gain de cause pour deux raisons : le port s'ensable et il est indispensable de continuer l'extraction. De plus, *« le sable du Portrieux est d'une nature granitique et excellent pour tous les travaux de maçonnerie. C'est lui que nous employons pour tous les travaux de l'état dans la baie de Saint-Brieuc.[8] (...) La grève du port de Portrieux est le seul gisement de sable granitique que l'on rencontre entre la rivière du Trieux et l'archipel des Ebihens. »*

La municipalité obtiendra quand même l'interdiction de l'enlèvement du sable devant les cabanes, dans la limite de la zone de baignade entourée en rouge sur ce plan de 1886.

Plan de la zone de baignade.



7 - Cet arrêté est signé de François Ruellan, maire entre 1873 et 1884.

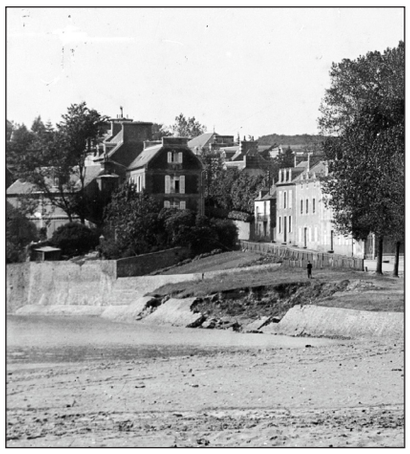
8 - « Il a servi à la jetée du Portrieux, au bassin à flot du Légué, il est prévu pour la construction d'un quai avec chemin d'accès au port d'Erquy » précise le rapport de l'ingénieur.

Deux points sensibles : le perré et la propreté de la plage



Le sable n'était pas la seule question brûlante. Deux autres sujets seront débattus jusqu'au milieu du 20e siècle : la construction du perré et la propreté de la plage.

Petit à petit, le réseau d'égouts voit le jour ; le perré et le chemin devant les habitations[9] conduisant à la jetée se consolident. Mais, construits en pierres sèches, ils sont encore régulièrement entamés par les tempêtes. En 1918, le perré s'effondre. Un long conflit va opposer la municipalité à l'administration des Ponts et Chaussées à propos de la propriété et de l'entretien de cette chaussée et du terre-plein devant l'hôtel. La municipalité considère que c'est à l'administration d'en assurer l'entretien, les Ponts et Chaussées estiment que ces ouvrages, n'étant pas directement liés à l'activité du port, ils n'en sont pas responsables. De plus, la commune percevant des revenus liés au tourisme, elle doit avoir les ressources suffisantes pour assurer les travaux nécessaires… Il faudra attendre 1927 pour que le perré et le terre-plein soient enfin incorporés au domaine communal et aménagés avec promenade et jardin public.



ci-dessus : Effondrement du perré

En attendant… Le perré menace ruine, et les descriptions du conseil municipal sont édifiantes…

En juillet 1927, le conseil municipal rapporte la protestation des habitants contre la malpropreté le long du perré : *« Monsieur le Maire. Les soussignés ont l'honneur de vous adresser la présente pétition se rapportant à la malpropreté et aux mauvaises odeurs qui se dégagent des détritus, décombres et ordures que l'on dépose chaque jour, sans que personne ne s'y oppose, le long du perré démoli à Portrieux. (...) Près de l'hôtel de la Plage, c'est un égout crevé à fleur de terre qui lâche depuis 4 mois les odeurs les plus malsaines. (...) Tout le long de la grève, l'on voit chaque jour des tas d'ordures provenant des seaux que vont vider les ménagères, même en plein jour. (...) »* Les descriptions calamiteuses se poursuivent. Quelle plage accueillante !

Heureusement, dès septembre 1927, perré et terre-plein sont enfin incorporés au domaine communal, plans et devis sont votés, les travaux sont entrepris.



9 - *Ce chemin prendra le nom de « chemin de Grande communication N°21.*



Les années Delpierre.

Depuis 1922, Alfred Delpierre est le maire de la commune. Il l'engage résolument dans une voie balnéaire pour en faire une station qui souhaite rivaliser avec les plus grandes. A la fin des travaux du perré et du terre-plein, en 1928, les fameuses « barrières Delpierre » sont posées sur toute leur longueur et la plage du port devient une élégante promenade. En 1930, ce sont des bancs et trente palmiers de « plus de deux mètres de haut ». Un peu plus tard, le jardin public sera créé. Dans ces mêmes années, l'installation de la mairie sur le port donnera à ce lieu un statut particulier.

Mais la plage du Portrieux résiste à la mode et garde résolument son statut mixte, à la fois grève et plage, les activités du port y sont bien présentes :

Jusqu'à la construction de l'aire de carénage, en 1987, on continue à y radouber et à calfater les bateaux. Certains d'entre nous ont certainement encore le souvenir de l'odeur du coaltar et de la peinture… Les pêcheurs utilisent les barrières pour étaler leurs filets. Le départ et le retour des chalutiers constitue un spectacle quotidien, ils sont d'ailleurs massés à couple le long de la jetée aujourd'hui bien vide. Dans les années 60, le carré de la douane sert encore à stocker le sable et les marchandises diverses. Le caractère populaire du port demeure, avec les fêtes notamment autour du 15 août, les régates de chalutiers, les courses au canard et les bals sur le carré de la douane dégagé pour l'occasion[10]. Fêtes bien différentes de celles qui se déroulent autour du Casino.





Chalutier le matelot - Lucien Lecareux

10 - Aujourd'hui encore, c'est bien au port que se déroulent bal des pompiers, festival food-truck etc. grâce aux espaces gagnés par la construction de la route qui mène à l'aire de carénage ainsi qu'au terre-plein du port d'Armor..



Le carré de la douane dans les années 60

Rappelons que jusque dans les années 1960, les plages considérées comme élégantes étaient celles de la Comtesse, du Châtelet et du Casino, la plage du port étant plutôt le domaine réservé des « gars du port » que les enfants dits de bonne famille n'étaient pas autorisés à fréquenter ! Les choses ont changé…

Puis vint le nouveau port.

En 1990, la création du port en eau profonde, le port d'Armor, modifie radicalement les habitudes.
Avant, tout se faisait sur la jetée, sur le carré de la douane, filets, nasses, chargements et déchargements… Départs en mer et retours, pour les plaisanciers comme pour les pêcheurs ne se faisaient qu'aux heures de la marée, c'est-à-dire tous en même temps ! Et la marée n'attendait pas. Les plaisanciers en retard ne pouvaient que pleurer à côté de leur bateau à sec, spectacle fréquent lors des départs aux îles au moment des grandes marées.

Aujourd'hui, l'aire de carénage et le nouveau port ont déplacé les activités de pêche et de travaux nautiques vers des espaces dédiés, la plage est désormais totalement un espace de loisirs. Seuls les gros camions qui passent régulièrement vers la criée rappellent que Saint-Quay-Portrieux est la 6ème criée de France et la première pour les coquilles Saint-Jacques.

Mais c'est une plage bien étrange puisque, si on peut s'y installer, on ne s'y baigne pas, ou si peu. Persistance des conflits d'usage ! Aujourd'hui, il est en effet interdit de nager dans une zone portuaire…

Plage et zone portuaire en même temps ? Il n'y a pas si longtemps, dans le port d'échouage, pêcheurs voisinaient avec plaisanciers. C'est aussi le cas dans le port d'Armor qui est un des très rares ports en eau profonde à accueillir en même temps les pêcheurs et les plaisanciers. Saint-Quay-Portrieux cultive une certaine mixité et c'est une partie de son charme.

Notre plage du port, à travers ses évolutions, a ainsi été le témoin et le symbole du passage d'une économie portuaire traditionnelle, mêlant diverses activités (pêche, cabotage, activités agricoles et autres) à une économie liée de plus en plus au tourisme balnéaire, sans toutefois en dépendre totalement.

Saint-Quay-Portrieux, comme de nombreuses localités portuaires bretonnes, ne ressemble pas aux stations à la mode, de Normandie ou de la côte atlantique. Elles se sont développées au Second Empire, créations « ex nihilo » visant une clientèle aristocratique et bourgeoise, majoritairement issue des grandes villes. Ici, c'était un autre modèle aux activités diversifiées. Ici, la vie du port a attiré les premiers estivants, souvent issus de villes proches comme Guingamp, et de nombreux artistes. Eugène Boudin a peint Trouville et le Portrieux, la différence est éclatante !
La plage du port en est témoin.

MHS



Tours et Tourelles Quinnocéennes

A Saint-Quay-Portrieux, point aujourd'hui de château historique à visiter, pourtant jadis il y en eut bien un. D'époque médiévale, il se dressait à l'emplacement même de l'actuelle ferme de la Ville Mario, dans les environs du moulin Saint-Michel. Il aurait été d'une importance semblable à celui fort imposant de la Roche-Jagu qui, au-delà de Paimpol, surveille depuis plus d'un demi-millénaire la jolie vallée du Trieux. Ces deux demeures sont alors propriété des seigneurs du Goélo, Avaugour et Grandbois. Malheureusement, il y a quelques siècles, l'un de ces sires, très mal inspiré, ordonna la démolition « du nôtre » afin dit-on d'annihiler les ambitions de rebelles vassaux ; décision certes lointaine, mais néanmoins encore contestable, car réductrice de notre actuel patrimoine architectural et touristique ! Perdurent cependant pour partie les massives murailles d'enceinte qui protégeaient alors l'édifice. Après avoir bravé un fouillis de verdure humide, les curieux du temps présent et du passé pourront découvrir, surplombant la douve dite du « Grand Pertus », la dernière de leurs quatre petites tours angulaires de défense, toujours debout.

Pour se réjouir de la présence à Saint-Quay d'autres tours ou tourelles anciennes, il faut chercher les manoirs, bien plus modestes bâtisses, mais notre territoire en compte toujours quelques-uns.



L'un d'eux, le Manoir du Tertre, situé à Kertugal, offre à la surprise du passant d'abord l'élégance de son portail s'appuyant à gauche sur une tourelle ronde et à droite sur un haut mur d'enceinte agrémenté d'une belle poivrière et aussi, dressé dans la cour intérieure, un insolite campanile constitué d'une tour, ronde également, et coiffée d'un curieux clocheton en deux volumes avec insérée juste en-dessous, une inattendue grosse horloge.









Assez proche du précédent manoir se trouve, en marge du hameau de la Horvais, celui du domaine Les Fontaines, bien moins connu que son coquet voisin car très efficacement isolé des regards par les épais murs de végétation qui le cernent. Plus austère aussi, il se présente comme une longère qui, malgré sa porte d'entrée d'apparence romane, semblerait ordinaire si elle ne comprenait en son milieu, intégrée au corps de bâtiment, une haute tour cylindrique, certes fort massive mais par son atypique couverture de faîte non dénuée de charme.

Cette spécificité d'apparence de la tour résulte de ce qu'elle comporte en sa partie supérieure un vaste pigeonnier. Cette tour dite fuie - ou tour à pigeonnier- avait une double fonction, celle bien sûr d'accueillir grand nombre de volatiles, 313 nichoirs, ou boulins, mais aussi de desservir par un escalier à vis l'ancienne chambre seigneuriale située à l'étage. De ce niveau, une échelle permettait l'accès au pigeonnier par une trappe (1,6 m x 0,95m), aujourd'hui toujours existante, mais cette proximité





des pigeons présentait pour les habitants le fort désagrément des saletés, bruits et odeurs.

A l'origine ce noble manoir des Fontaines, dont l'existence est attestée dès le XVème siècle, ne comportait que la tour fuie et le corps de bâtiment ouest, l'aile opposée lui est donc postérieure.





Vers le port une autre tourelle est également bien dissimulée aux regards des passants. De forme semi-circulaire, elle s'appuie sur l'arrière d'une maison très ancienne en dépit de sa façade côté rue, d'apparence plus récente. Un acte de 1782 la décrit ainsi : *« une maison à deux étages, cour au-devant, étables et chambre sur la cour, applacement à fumier derrière la chambre, jardin au derrière de la maison »*. Sise à mi-parcours de la rue des Banches, elle rappelle que dans cette tranquille partie de ce quartier du Port composée aujourd'hui de maisonnettes de pêcheurs, de ruelles alambiquées, de courettes et jardinets, existait, longtemps avant l'ère de la Grande Pêche, au milieu alors de dunes sableuses (dites « banches »), de prés ou de landes, une solide demeure fortifiée, probablement un petit manoir.



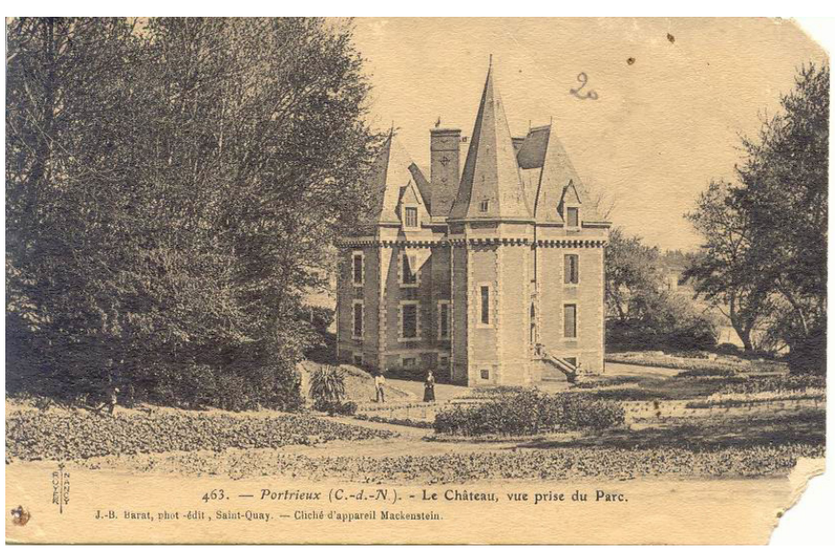


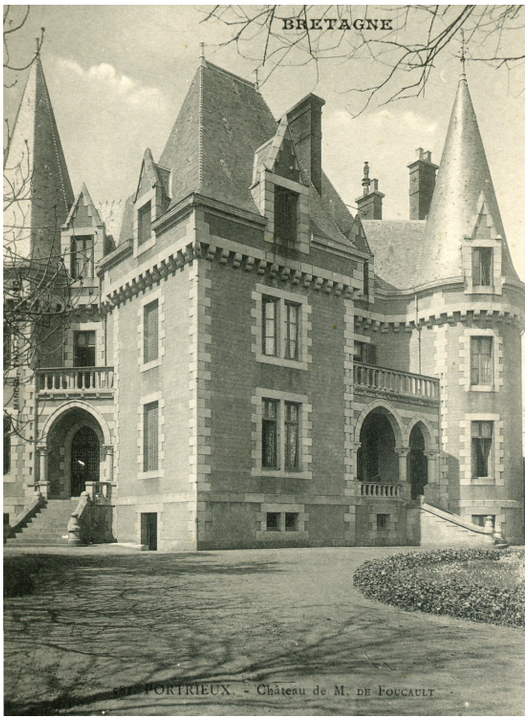


Plus récemment apparurent à Saint-Quay-Portrieux nombre de résidences de villégiature. Édifiées principalement dans les deux dernières décennies du dix-neuvième siècle et les quelques heureuses années de paix qui précédèrent la Grande Guerre - période où se développa l'activité de loisir des bains de mer - plusieurs comportent une tourelle, non plus de défense mais d'ornement, leurs très aisés possesseurs ayant ainsi voulu ennoblir leurs demeures estivales.

La plus caractéristique produite par cette velléité d'ennoblissement est probablement celle que l'on désignait comme « Château de Foucaud ». De style Louis XIII « revisité », mais non sans allure, il se dressait face au port d'échouage tout en bas de la rue des Banches, à l'emplacement de l'actuel grand immeuble moderne. Malheureusement les édifices comme les fortunes se défaisant, en 1975, en trop mauvais état, il dut être vendu pour être déconstruit. Ne reste aujourd'hui de cette aventure architecturale et sociétale qu'un simple corps de bâtiment isolé. Construit antérieurement à l'ère de l'automobile, il était initialement dans sa partie basse à usage d'écurie pour les chevaux et, à l'étage de logement pour les personnels de service. Cette dépendance épargnée, située au niveau du rétrécissement de la rue, comporte, en son milieu, côté jardin, une coquette tourelle ronde témoin de l'existence du château disparu et d'un passé révolu.









Autres demeures agrémentées de tourelles :

Arrivant au Portrieux par la rue Paul de Foucaud (éponyme de l'ancien maire de Saint-Quay, initiateur du « château » précédemment évoqué), on découvre, à droite, la jolie villa La Roseraie. Au-delà des belles ferronneries de sa clôture, on remarque sa très élégante tourelle à l'atypique profil hexagonal « à égout retroussé sommé d'un épi de faîtage en terre cuite ».





Juste un peu plus bas, sur le quai de la République, en prolongement des demeures d'armateurs et de l'ancien hôtel du Mouton Blanc où résida souvent le peintre Eugène Boudin, une maison attire l'attention des promeneurs par sa jolie tourelle de forme « polygonale demi hors-œuvre abritant l'escalier de distribution intérieur ». Nue l'hiver, une vigne vierge la pare aux beaux jours d'un manteau de verdure virant somptueusement dans l'automne au vif vermillon puis au carmin.

Quittant le Portrieux et cheminant vers le centre-ville, on atteint le haut de la côte de la rue Bocuze d'où l'on peut apercevoir sur la gauche, au-dessus de toitures et cheminées, la fine pointe de la tourelle ronde surmontée d'un pégase de la villa Kerwan. Percée d'étroites fenêtres, elle est calée dans un décrochement de la façade cachée du bâtiment.
Dans le même quartier, rue du Général de Castelneau, une autre construction, l'imposante villa Ker Gravelles est également agrémentée d'une haute tourelle ronde. Celle-ci, invisible aux promeneurs, peut cependant être aperçue au-delà des hauts arbres des parcs de la mairie et de celui de cette belle propriété.





Arrivé rue Jeanne d'Arc, on est surpris par l'improbable édifice de briques dit « Ty Huel » (maison haute), construit vers 1900, de style « néo-médiéval » il est l'œuvre de l'architecte parisien Eugène Macé. Son évidente irrationalité résulte d'un initial désaccord avec les religieuses voisines. Si, par sa grande hau-

teur et sa faible emprise au sol, « Ty Huel » s'apparente déjà à une tour, l'effet s'en trouve encore rehaussée par la présence, sur son angle gauche d'un ersatz d'échauguette, courte tourelle ronde qui abrite l'escalier de distribution intérieur et tente d'apporter à l'ensemble un peu d'élégance.





Passé le Centre des Congrès, face à la plage du Casino, la grande villa Kerello s'impose par sa majestueuse stature. Une ceinture crénelée court sur toute sa façade pourvue sur son flanc droit d'une haute tourelle à base carrée, « coiffée d'un toit en pavillon à égout sommé d'un épi de faîtage en zinc ».
A peine plus loin, le relief de la côte a disposé entre deux grèves caillouteuses une petite presqu'île rocheuse sur laquelle se dresse une fort jolie villa, l'une et l'autre désignées comme « l'Isnain ».

La coquette construction, aujourd'hui agrémentée de quelques arbres et dominant plage et mer est dotée d'une élégante tourelle « demi-hors-œuvre à pans coupés, coiffée d'un toit polygonal ».

Enfin, à quelques minutes pédestres de là, passé le rocher dit Le Gerbot d'Avoine, apparaît la villa Notre-Dame des Flots, située vers le bas de la rue du même nom. D'architecture bien plus sobre que les précédentes, sa haute tourelle à base ronde confère un caractère médiéval à l'édifice.



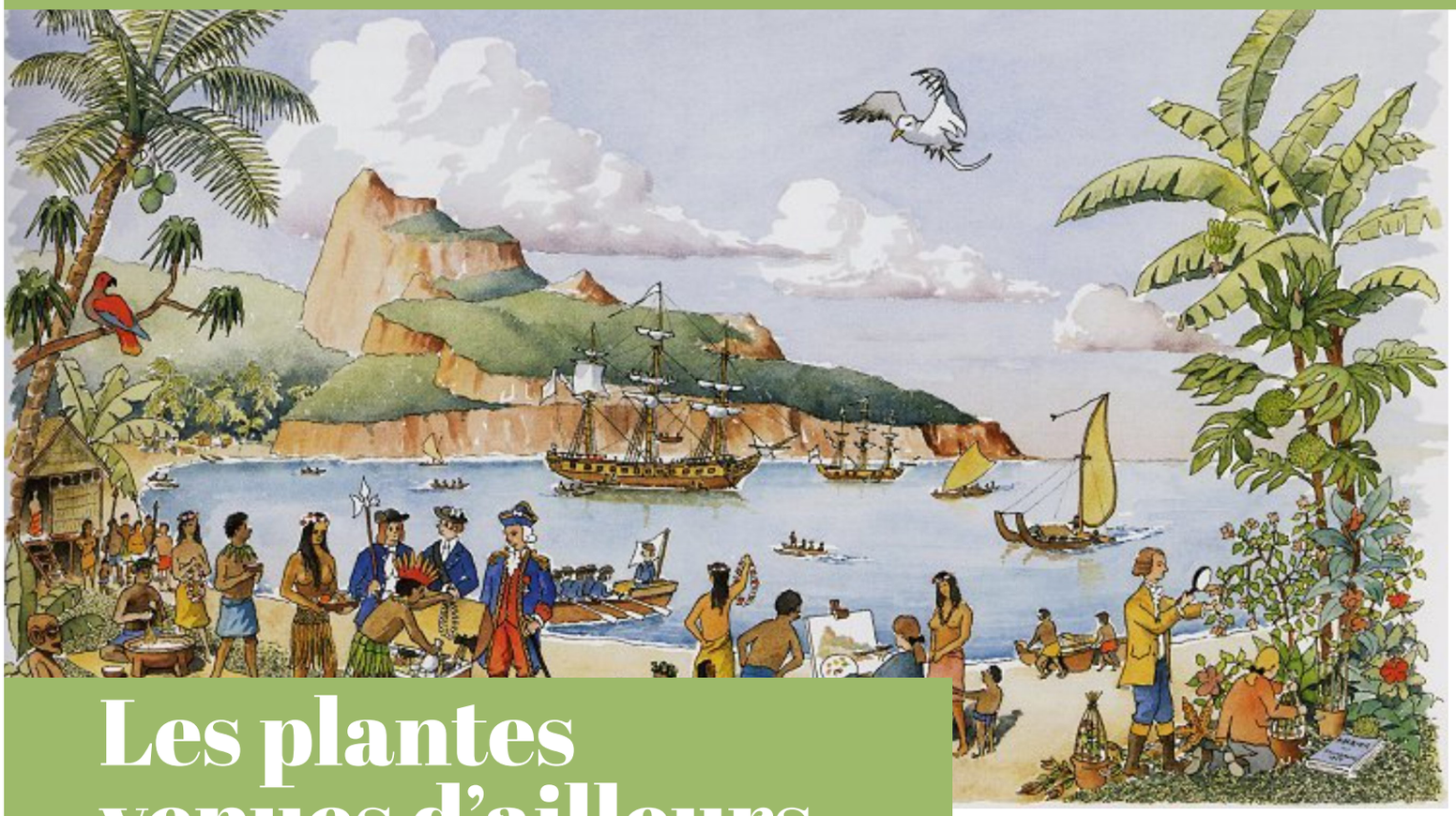




Tours et tourelles quinocéennes, séculaires ou multiséculaires, de défense ou d'ornement, rondes, carrées, hexagonales ou octogonales, toutes agrémentent le cheminement du promeneur, lui suggérant de s'arrêter quelques instants, la plus simple d'entre elles ne mérite-t-elle pas au moins un bienveillant regard ?

Ainsi se termine notre déambulation à la recherche des tour et tourelles de Saint-Quay-Portrieux. Sans doute en existe-t-il encore d'autres à découvrir, bien cachées, oubliées, peut-être vestiges d'un lointain passé à explorer. Si vous en connaissez, n'hésitez pas à enrichir le présent inventaire.

J P L & C L



Les plantes venues d'ailleurs

D'où viennent les légumes et la plupart des plantes ornementales de Bretagne ?

En traversant un jour les mers dans des conditions difficiles, avec peu d'eau douce, dans un environnement hostile, sur de longs mois et quelquefois plusieurs années, les plantes ou leurs graines, potagères ou ornementales, ont cependant pu être acclimatées à notre continent et se sont même très bien adaptées.



Nous en ignorons souvent la magnifique aventure. Certaines sont devenues des produits du terroir, piliers de l'industrie agricole bretonne, comme le chou-fleur, la tomate, l'artichaut, la fraise, et d'autres des emblèmes de nos paysages comme l'hortensia.

Ce sont bien les aventures maritimes qui ont permis à la botanique de se développer.

Sans cartes terrestres et maritimes précises, des explorateurs curieux et audacieux se lancent, malgré les risques, dans de grands voyages à la découverte de nouveaux continents.

L'essor et les progrès de la navigation, le désir des hommes de découvrir de nouvelles terres, d'y trouver des richesses potentielles, permettent de mandater des expéditions de plus en plus lointaines à la découverte du monde. Des naturalistes font partie de ces grands voyages …

L'introduction sur notre continent des plantes collectées donnera naissance, à partir de formes sauvages, à des variétés culinaires et ou d'ornement, qui nous sont familières.

Ce sont aussi les interactivités sur les nouvelles voies maritimes qui permettent les échanges entre l'Europe et les Amériques, Madagascar, les Indes, la Chine...

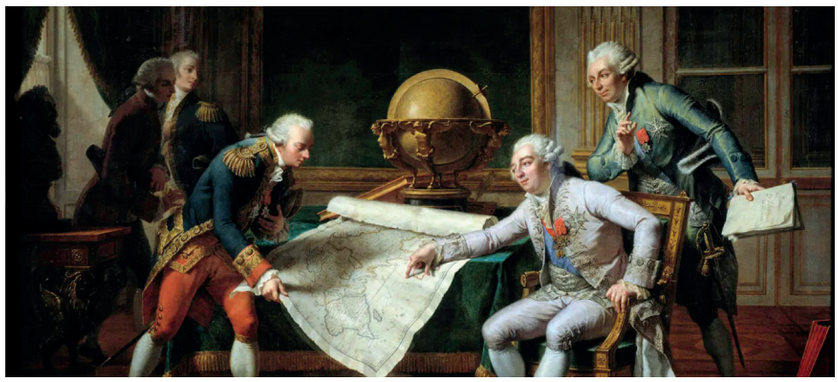
Par exemple, les Espagnols auraient introduit la lentille au Chili, elle-même venue d'Asie.

Les débuts de la botanique

Après de longues traversées, les plantes arrivées par la mer sur nos côtes sont débarquées dans les ports de Nantes, Brest[1] ou Lorient et acclimatées dans des jardins botaniques *reposoirs* , avant d'être envoyées au jardin du Roi et dans les serres destinées à recueillir des spécimens exotiques.

Le XVIIIe siècle est la période la plus florissante en découvertes pour les marins et les savants qui s'aventurent jusqu'aux contrées lointaines du Pacifique et de l'Asie.

Les explorateurs vont ainsi rapporter des plantes médicinales, tinctoriales, des épices, des plantes comestibles et la plupart des plantes ornementales qui sont destinées à enrichir de variétés tropicales les jardins royaux et aristocratiques. Très en vogue à l'époque, des jardins botaniques sont créés par de riches propriétaires passionnés et enthousiastes.



Louis XVI donnant ses instructions au capitaine du vaisseau La Pérouse - le 29 juin 1785 - par Nicolas-André Monsiau -1817 - Versailles, musée du Château

C'est ainsi qu'apparaît une science qui devient rapidement une discipline à la mode pour tous les naturalistes spécialisés en plantes : la botanique. En prenant de l'ampleur, ce domaine est considéré comme supérieur parmi les sciences de l'histoire naturelle.

Les botanistes sont chargés de collecter, d'inventorier, de classer les spécimens de plantes qu'ils découvrent.

Ils les dessinent magnifiquement, les conservent séchés dans des herbiers, ou vivants pour les acclimater dans les serres et enrichir les jardins de collections qui se développent.

Les planches d'herbiers, parfois réalisées en plusieurs exemplaires, appelés aussi jardins séchés, permettent bientôt de mettre en place un système de nomenclature du genre et des espèces toujours utilisé. Cette classification est en partie due à Carl von Linné[2] (1707-1778).

Cependant, ces explorations scientifiques restent tributaires des conditions de navigation et de la compétence des marins en charge des navires.

Comment ne pas évoquer, parmi les plus célèbres, Jacques Cartier de Saint Malo, Dumont d'Urville et ses nombreux voyages sur La Coquille, Louis Antoine de Bougainville qui bouclera le premier tour du monde à but scientifique à bord de la Boudeuse rejoint par l'Etoile, l'expédition tragique de la Boussole et l'Astrolabe commandée par Jean-François de Galaup, comte de la Pérouse, James Cook qui ira de Tahiti en Nouvelle-Zélande et dont les observations permettront un progrès considérable dans la connaissance des océans.

Ces navigateurs ont toujours embarqué avec eux des naturalistes quelque peu aventuriers, qui sont associés à l'histoire des plantes.



Herbier du XVIIIe siècle - Conservatoire botanique de Brest

1 - Aujourd'hui le conservatoire botanique national de Brest est le premier établissement public au monde, créé en 1975 à but scientifique, technique, chargé de préserver, d'inventorier et de conserver la diversité végétale sauvage de l'ouest de la France et des hauts lieux de biodiversité mondiaux. Il œuvre avec les conservatoires de Nantes et Caen.

2 - Carl Lineaus (1707-1778) Carl von Linné est un naturaliste suédois. En 1723, il publie une courte méthode de classification des plantes et des animaux (Systema naturae) et invente une nomenclature universelle, composée du nom du genre et du nom de l'espèce, dérivés du latin ou de la langue vernaculaire ou du nom latinisé du découvreur. Son système rationnel de nomenclature permet d'identifier chaque plante ou animal. Cette méthode est toujours en usage.

Avant d'être cultivés sur notre terroir

Les végétaux qui attirent l'attention des explorateurs, le sont en priorité pour leur côté gustatif, nutritif ou médicinal.
Des premières migrations vers la Méditerranée ont ainsi été rapportées des plantes qui n'ont rien de breton à l'origine !

Le chou-fleur, originaire de Syrie puis domestiqué à Venise dès la Renaissance, ne sera vraiment cultivé dans l'ouest de la France qu'à partir de 1830.



L'artichaut, un chardon domestiqué en Egypte est consommé par les Andalous au Moyen-Âge. On lui attribuait des pouvoirs aphrodisiaques. Catherine de Médicis qui en était friande l'aurait introduit sur sa table au XVIe siècle.



Le sarrasin, originaire de Chine, arrive sans doute par la Mongolie, puis est cultivé au Moyen-Orient. Il sera un aliment de base dans les régions aux sols pauvres.

Des botanistes, des chercheurs et des ingénieurs agronomes ont fait évoluer toutes ces plantes telles que nous les connaissons aujourd'hui.

La ravissante petite fleur bleue appelée **chicorée sauvage**, que nous pouvons rencontrer sur le bord des chemins, était utilisée dans la pharmacopée du nord de l'Afrique.





Au fur et à mesure de la recherche agronomique, elle donnera naissance au **chicon** (endive), à la **scarole, la trévise, la frisée** et bien d'autres plantes alimentaires.

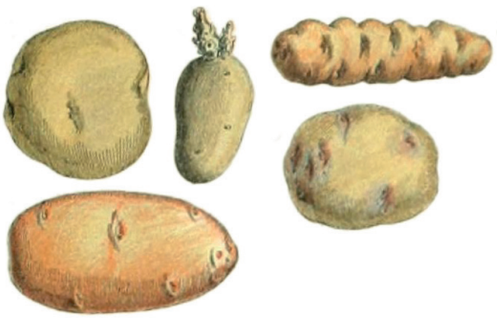
A partir du XVIe, les traversées plus longues, au-delà de l'Atlantique, permettent d'introduire sur notre continent :

La pomme de terre (*solanum tuberosum*, de la famille des solanacées.

Ce tubercule pousse à l'état sauvage dans les Andes. Les Incas apprennent à le domestiquer et ce sont les conquistadors espagnols qui lui font traverser l'Atlantique, l'Espagne, puis vers les Etats pontificaux, le sud de la France et l'Allemagne.



Aux alentours de 1600, Olivier de Serres[3] constate dans le Théâtre d'Agriculture et Mesnage des champs : « *Cet arbuste dict cartoufle, porte fruict de mesme nom, semblable à truffes[...]quant au goust, le cuisinier les appareille de telle sorte que peu diversité y recognoist-on de l'un à l'autre* ».



3 - Olivier de Serres (1539-1619) est considéré comme père de l'agronomie française.
Comme « ménager des champs » selon le terme de son époque, il s'intéresse aux méthodes ancestrales de culture des paysans. Il est l'auteur d'un traité scientifique des méthodes agricoles.

Venant de Virginie, une autre pomme de terre est introduite en Angleterre et c'est du croisement de ces deux terroirs que sont issues nos pommes de terre.

Considérée comme toxique pour l'homme mais bonne pour les cochons, elle devra attendre le XVIIIe siècle et Antoine-Auguste Parmentier (1737-1813) pour que soient promues ses vertus nutritives.

La pomme de terre devient « le légume de la cabane et du château » permettant d'éviter de nombreuses famines.

La tomate (*solanum lycopersicum*, de la famille des solanacées comme la pomme de terre)

Elle est consommée sous forme sauvage par les Incas, puis cultivée par les Aztèques.

Arrivée au XVIe siècle, elle est d'abord utilisée en plante d'ornement, car on la croyait dangereuse. Olivier de Serres[3] : « *Les pommes d'amour, de merveille et dorées demandent commun terroir[...] leurs fruicts ne sont bons à manger, seulement sont-ils utiles en la médecine* ». *[...] Aussi communément, servent-elle à couvrir cabinets et tonnelles, grimpans gaiement par-dessus*».





Au jardin, nous devrions appeler « fruit » la tomate, parce qu'elle contient des graines et se développe à partir de la fleur, mais dans nos assiettes nous la considérons comme légume.

Il en existe aujourd'hui plus de 4000 variétés, avec de grosses cultures en Bretagne, qui représentent un tiers de la production nationale.

La fraise : la discrète et parfumée fraise des bois était déjà cueillie au Moyen-Âge en Europe.

Jacques Cartier rapporte, en provenance du Canada, des fraisiers de Virginie (*fragaria vesca*).

Pour le plaisir de la cour, Jean-Baptiste de la Quintinie, jardinier créateur du potager du roi Louis XIV, la cultive à partir des plants récupérés et y consacre de grandes parcelles.

Puis au XVIIIème siècle, l'officier du génie Amédée-François Frézier, 1682-1773, nom prédestiné, découvre au Chili, une autre grosse fraise, la blanche du Chili (*fragaria chiloensis*). Quelques plants arrivés en France survivent au Jardin Royal, sous la surveillance d'Antoine de Jussieu (1748-1836), qui en envoie aussi au jardin botanique de Brest dont le climat océanique leur réussit mieux.

La culture s'y développe si bien que la Grande-Bretagne, grande amatrice de nos fraises, vient s'approvisionner dans les ports de la presqu'île.



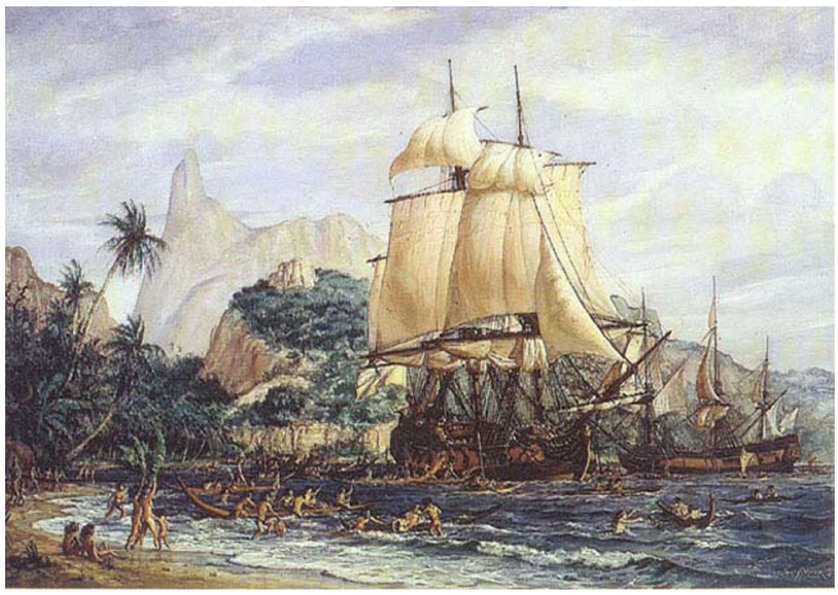
Et du port de Brest à Plougastel, les nombreuses recherches en croisement et hybridation permettront de décliner les variétés locales que nous apprécions.

Le coco : le haricot blanc sec arrive d'abord dans les cales de Christophe Colomb, puis dans celles de Jacques Cartier.

Le haricot est cultivé en Bretagne depuis le XVIIIe siècle. Mais dans les années 1928, un marin de la Marine nationale appelé Coco par ses pairs, parce que sympathisant communiste, en rapporta des graines d'Argentine et les sema chez lui en Goëlo. Ce haricot nain à grains permit à la population locale de s'alimenter pendant les pénuries de la seconde guerre mondiale.



Ainsi est né le « Coco de Paimpol », haricot demi-sec, premier légume à obtenir une AOC en 1998, puis une AOP qui couvrent plus de 1400 hectares de terres costarmoricaines.



Arrivée de Bougainville à Tahiti en 1768 - Gustave Alaux - Musée National de la Marine

Qui étaient ces explorateurs botanistes ?

Il est impossible de tous les nommer ici et de raconter les péripéties liées à leurs voyages, qui pour certains se termineront tragiquement.

Ce sont leur détermination dans l'aventure et leurs découvertes qui ont permis la création d'un patrimoine végétal inépuisable.

Le père Charles Plumier (1646-1704)

Il est le botaniste de Louis XIV et réalise trois voyages aux îles françaises d'Amérique et jusqu'au Brésil. Il découvre le bégonia, le fuchsia, la vanille, de nombreuses fougères et réalise des milliers de dessins botaniques qui serviront de bases d'informations pour Carl von Linné.

Les plantes vivantes qu'il a récoltées n'arriveront malheureusement pas en Europe, le bateau qui les transportait ayant fait naufrage. Seules ses planches et dessins, transportés sur un second bateau nous parviennent.

L'hortensia et son histoire

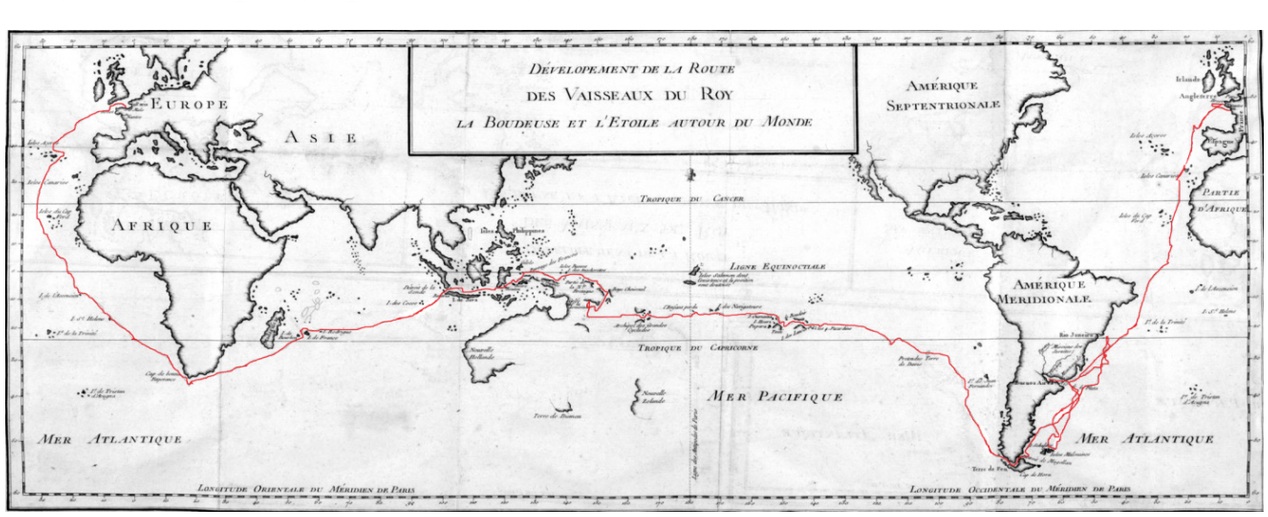
Il nous vient de très loin, au-delà des océans, découvert au Japon d'abord, où s'est rendu un médecin allemand, Engelbert Kaempfer qui décrit la plante dès 1690 et la nomme Rose du Japon.

Pierre Poivre (1719-1786), botaniste et horticulteur rapporte plus tard la plante de Chine et l'introduit à l'île Maurice en 1771. Il existe alors de très nombreuses espèces d'hortensias en Chine, dont une quarantaine sont indigènes. Déjà cultivées aux époques Ming et Qing, elles sont appelées « fleurs des huit immortels », divinités taoïstes.

Mais l'histoire de l'hortensia est surtout liée à **Philibert Commerson (1727-1773)**. Médecin et naturaliste français, Commerson s'embarque pour une expédition autour du monde avec Bougainville de 1766 à 1769.

Il est surtout accompagné dans cette aventure par **Jeanne Barret (1740-1807)**. Déguisée en homme, elle se fait appeler Jean, les femmes étant interdites sur les bateaux. Première femme à boucler un tour du monde, elle sera considérée comme la première botaniste.

Ensemble, ils découvrent lors de cette expédition, parmi 1800 espèces végétales décrites, une plante flamboyante baptisée *Bougainvillea spectabilis*, le bougainvillier, en l'honneur





Portrait moderne de Jeanne Barret déguisée en homme. Timothy Ide, Auteur présumé

de Bougainville, et aussi une plante qui évoque symboliquement la Bretagne, l'hortensia. Après un tour du monde avec Bougainville, Commerson et Jeanne Barret sont débarqués à l'île Maurice, à l'époque île de France, où se trouve Pierre Poivre, ami de Commerson et gouverneur de l'île. Un arrangement qui permit probablement à Bougainville de se débarrasser du problème de la présence illégale d'une femme à bord.

Nos herboristes récoltent ainsi des échantillons d'une nouvelle plante, la décrivent dans leur herbier, avec l'idée, après l'avoir étudiée, de l'envoyer en France pour l'acclimater.

Il faut donc lui donner un nom.

Plusieurs hypothèses s'offrent à l'origine du choix de Commerson.

L'ayant nommée dans un premier temps Peautia coelestina en l'honneur d'une femme savante de ses amies, Nicole-Reine Lepaute, il se rend compte qu'il a déjà nommé une fleur Peautia, ce sera donc Hortensia, du second prénom de madame Lepaute, histoire romanesque sans doute !

Ou bien ce nom aurait été choisi en l'honneur de la fille Hortense du prince de Nassau, botaniste et compagnon de Commerson lors de son voyage autour du monde. Ou encore peut-être simplement à partir de la racine hortus (jardin en latin).

C'est bien sous le nom d'Hortensia que Commerson a souhaité envoyer la plante au jardin du Roi. L'hortensia arrivera en France sous forme séchée, sans son parrain, puisque celui-ci meurt sur l'île Maurice des suites de fièvres.

Et c'est à partir de la plante séchée de l'herbier de Commerson que le botaniste Jean-Baptiste Lamarck décrit « l'Hortense du Japon » dans l'Encyclopédie en 1789. Il la découvrira plus tard dans les serres du jardin des Plantes de Paris.

Il se trouve qu'à la même époque, la plante est rapportée vivante dans les serres de Kew en Angleterre par **Sir Joseph Banks**, sous le nom d'*Hydrangea Macrophylla.* (hydrangea : racine grecque hydro = eau, angeion = jarre).

Hortensia était alors le nom commun donné en France à cette même plante.

La science des classifications initiée par Carl von Linné, la taxonomie, étant encore méconnue, le lien entre les deux plantes n'était pas établi.

Sans valeur botanique, le nom hortensia fût attribué aux différentes variétés horticoles obtenues à partir de l'arbuste *Hydrangea macrophylla* ou *serratophylla.*

Le terme hortensia ne restera que dans la langue commune.



Hortense de Beauharnais n'est donc pour rien dans cette dénomination, même si son fils Napoléon III fait entrer par décret une fleur d'hortensia dans les armoiries de la ville de Rueil.

Il existe dans les collections du Louvre depuis 1889, sous la dénomination Diamant Hortensia, un diamant rose à cinq pans qui fit partie des joyaux de la couronne. Preuve sans doute que la fleur est aussi précieuse que la pierre.



D'autres explorateurs

Sir Joseph Banks (1743-1820)

Contemporain de Commerson, il accompagne James Cook dans son premier voyage sur l'Endeavour, passe le Cap Horn, arrive à Tahiti puis sur la côte est de l'Australie. Il est tellement impressionné par la diversité des plantes qu'il y découvre, qu'il nomme le site *Botany Bay*.



Joseph Banks rapportera de très nombreuses espèces.

L'eucalyptus, nommé d'abord gommier bleu, les mimosas (*acacias dealbata*), l'arbre à pain l'*Artocarpus altilis* ... Le banksia est ainsi nommé en l'honneur du botaniste. Le roi Georges III lui donnera la direction des serres de Kew garden, qui sont toujours une référence en termes de collections botaniques.



Banks encouragera de nombreuses expéditions à travers le monde pour enrichir les collections des jardins anglais, et les nôtres.

Nicolas Baudin (1754-1803)

Soutenu par le Museum national d'Histoire naturelle, le commandant naturaliste et géographe autodidacte Baudin, part à la découverte des terres australes, accompagné d'une vingtaine de scientifiques. Le naturaliste prend la tête de l'expédition avec plusieurs corvettes, le Géographe, le Naturaliste et la Belle Angélique.

Cette mission permet d'enrichir les collections du Museum d'Histoire naturelle de France, de nombreuses espèces vivantes (plantes, mollusques et poissons). Nicolas Baudin est considéré comme le premier commandant naturaliste de toute l'histoire des expéditions maritimes à but scientifique. Jussieu dira de lui : *« Il doit être proclamé l'un des voyageurs qui ont le plus mérité de l'histoire naturelle ».*



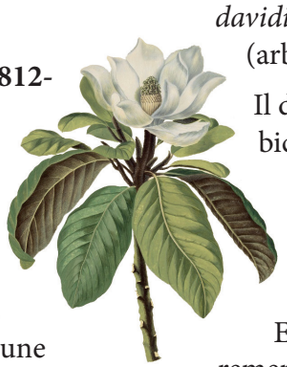
Il rapporte de ses voyages en Chine, au Japon et à Taïwan des azalées, des rhododendrons, des chrysanthèmes, des pivoines arbustives, des forsythias, *le Mahonia japonica, le lonicera* (chèvrefeuille), *le Weigelia, l'Abélia chinensis,* le palmier *(trachycarpus fortunei)*, l'anémone du Japon et bien d'autres végétaux que nous trouvons aujourd'hui dans nos jardins.

C'est pour lui rendre hommage que de nombreuses plantes sont nommées « *fortunei* ».



Robert Fortune (1812-1880)

Ce botaniste anglais est envoyé en Chine par la Compagnie britannique des Indes Orientales avec une mission, celle de percer le secret de fabrication du thé et d'introduire des plants en Inde.



La Chine ne s'ouvre pas encore aux rares étrangers qui doivent se déguiser pour passer inaperçus.

Armand David (1826-1900)

Le père David fut un missionnaire botaniste et zoologiste qui collecta pendant ses onze années en Chine (au Shichuan, au Tibet et en Mongolie), de nombreuses plantes pour le Museum d'Histoire naturelle de Paris. On lui doit des primevères, le *buddleia davidii* (arbre aux papillons), *le viburnum davidii, l'acer davidii, le davidia involucrata* (arbre aux mouchoirs).

Il découvrit aussi « un ours bicolore », le panda géant !

Le père Jean-Marie Delavay (1834-1895)

En Chine et particulièrement au Tibet, il découvre plus de 2500 espèces, dont le magnifique pavot bleu (*meconopsis betonicifolia*), le pigamon de Delavay (*Talictrum delavayi*), le rhododendron, le magnolia ...



Tous ces botanistes, bons dessinateurs eux-mêmes, savaient aussi s'entourer d'artistes illustrateurs.

Parmi les sommités du monde de la botanique, il faut nommer les frères Bauer, engagés par Joseph Banks. Leurs planches descriptives et leurs dessins originaux sont des héritages précieux

pour les chercheurs et pour les amateurs d'aquarelles.

A partir du XVIIIe siècle, les grandes expéditions maritimes ont clairement des buts économiques, stratégiques et politiques.

Mais dans une finalité éducative et didactique, sous l'égide de sociétés comme l'Académie des sciences et le Jardin du roi, c'est toute la société savante, regroupant des géographes, des cartographes, des zoologues ou des botanistes, qui fait partie de ces voyages.

Le transport des plantes.

Dans quels contenants ces plantes nous sont-elles parvenues ?

Il faut se préoccuper du transport de toutes les nouvelles espèces végétales et l'adapter aux aléas du voyage.

On estime qu'une plante sur cent avait une chance de survie.

Les caisses ordinaires prescrites par Duhamel du Monceau

En 1752 est créée à Brest l'Académie de marine dont un des fondateurs, Henri Duhamel du Monceau, publie avec Roland-Michel de la Galissonière le premier livre sur le transport des végétaux par mer : « *Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences et autres curiosités d'histoire naturelle* ». Une seconde édition partage des conseils recueillis auprès des capitaines et des jardiniers chargés d'acclimater les plantes.

Vers 1780, André Thouin, éminent botaniste et « professeur de cultures », propose des caisses fermées qui ressemblent beaucoup aux coffres de marine des équipages. Elles sont grillagées et permettent de conserver des plantes pendant de longs voyages, mais dans de mauvaises conditions, souvent sur le pont, offertes aux embruns salés ou soumises à l'humidité insalubre des cales sans lumière des bateaux.



Vers 1850, les caisses de Ward

Conçues dans les années 1830 sur le principe des dame-jeannes par un médecin anglais Nathaniel Bagshaw Ward, elles préservent l'humidité grâce à la condensation et gardent la lumière. Elles font office de serres portatives, révolutionnent le transport des végétaux sur de longues périodes et leur permettent de résister aux changements de températures et



d'hygrométrie. Malgré leur prix, les caisses de Ward auront une large diffusion auprès des botanistes.

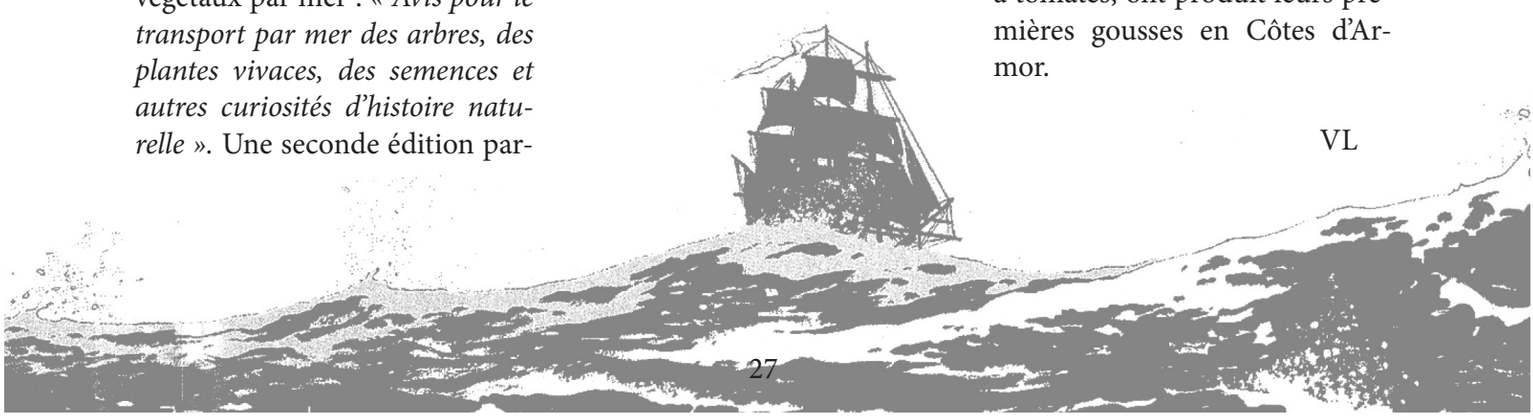
Une caisse de Ward se trouve dans l'entrée de la mairie de Saint-Quay-Portrieux.

Le lien entre la marine et les plantes est indéniable, il s'est développé grâce à des navigateurs audacieux et à leurs équipages aventureux,
En agriculture, horticulture, art du jardin, ce sont près de 80% des plantes que nous pensions parfois indigènes qui nous viennent d'autres continents.

Soyons reconnaissants à tous ces explorateurs botanistes qui ont fait de ces plantes venues d'ailleurs la richesse de nos jardins, si petits soient-ils.

L'histoire continue, différemment certes, puisqu'après des années de recherches, dont trois d'expérimentation, des lianes de vanillier en provenance de la Réunion, cultivées dans des serres à tomates, ont produit leurs premières gousses en Côtes d'Armor.

VL



LES EXPOS DE L'ÉTÉ



Animal !?

Fondation Hélène et Edouard Leclerc - Landerneau (119 km)

à partir du 14 juin

150 chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art y sont réunis. Tous - peintures, sculptures, dessins, installations - questionnent les représentations des animaux par les hommes à travers l'histoire de l'art.



J'ai 10 ans, j'ai 100 ans

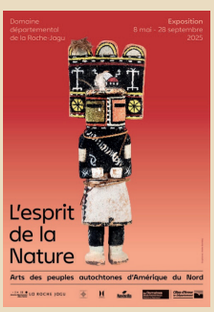
100 ans de l'imprimerie et 10 ans du centre culturel

Petit écho de la mode – Châtelaudren

28 Juin – 29 novembre.

Le Petit écho de la mode, aujourd'hui pôle culturel, était jadis une imprimerie qui fabriqua les patrons modèles du célèbre magazine *Le Petit écho de la mode* à partir de 1925, il y a 100 ans ! L'exposition propose une mise en lumière des différentes vies du lieu depuis son ouverture. Plusieurs artistes y présentent leurs créations plastiques, littéraires, théâtrales, au fil d'une programmation variée.

Ne quittez pas Châtelaudren sans visiter la chapelle Notre-Dame du Tertre toute proche ! Vous admirerez ses magnifiques peintures polychromes au-dessus du chœur. Certaines datent du 14e siècle.



L'esprit de la nature

Arts des peuples autochtones d'Amérique du Nord

Château de la Roche-Jagu

8 mai -28 septembre

Exposition d'objets issus de collections privées et de musées français. Certains remontent au 18e siècle.

Les peuples amérindiens ont un rapport avec les éléments qui les entourent (végétaux, animaux, minéraux) différent du monde occidental, leur conférant souvent une âme ou un pouvoir. Toute création dans la nature est perçue comme sensible et vivante, connectée et en interaction avec les autres. Ce rapport à la terre est la matrice culturelle de ces peuples et il nourrit leur expression artistique.



Nouveau musée Sérusier

Châteauneuf-du-Faou (103 km)

ouvert depuis fin juin 2025

Paul et Marguerite Sérusier habitaient Châteauneuf à la fin de leur vie.

Le musée présente une large collection de tableaux, croquis et documents témoignant de l'attachement de Sérusier à la Bretagne et de sa participation au mouvement nabi, aux côtés d'artistes tels que Maurice Denis et Pierre Bonnard.



Soigner au moyen-age selon

Hildegarde von Bingen

Abbaye de Bon-Repos (66 km)

Du 1er avril au 30 septembre

À la fois visionnaire, médecin, compositrice, musicienne, Hildegarde de Bingen (1098-1179) est une célèbre bénédictine allemande du Moyen Âge. Longtemps méconnue du grand public, elle connaît aujourd'hui une popularité grandissante, notamment par ses remèdes de plantes et ses compositions musicales.

Comment cette femme visionnaire du Moyen Âge va-t-elle révolutionner notre rapport à la nature, à la santé ? Que reste-t-il de son héritage redécouvert il y a plus de 50 ans ? Conçue par l'association des Compagnons de l'abbaye de Bon-Repos, abbaye cistercienne, cette exposition vous invite à (re)découvrir cette femme hors norme.

Adhésion 20 €

Présidente : Marie-Hélène SCHEIDECKER
Vice Présidente : Véronique LACOUR
Secrétaire : Claude LECAREUX
Trésorière : Catherine RICHARD

amis.st-quay-portrieux@orange.fr

Amis de Saint-Quay-Portrieux et ses environs